Des espaces qualifiés 1 : présentation

Jean-Charles Depaule

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/896>

DOI : 10.4000/ema.896

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1991

Pagination : 7-12

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Jean-Charles Depaule, « Des espaces qualifiés 1 : présentation », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 5 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.896>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Des espaces qualifiés 1 : présentation

Jean-Charles Depaule

- 1 « Des espaces qualifiés »... Appliquée au Caire, la formule ne saurait vraiment surprendre. D'ibn Khaldûn à Gobineau, les voyageurs ont célébré « sa beauté et son éclat », qui hantent aussi le regret exprimé par certains que la ruine ait succédé à la splendeur (en fait l'une et l'autre sont depuis longtemps mêlées) et le sentiment que la dégradation et les destructions menacent de le disqualifier de façon irrémédiable.
- 2 Comme un grand nombre de villes, au cours des siècles Le Caire s'est renouvelé en se reconstruisant sur lui-même. Plus que d'autres sans doute, et bien avant les extensions contemporaines qui ont franchi le Nil vers l'ouest, il s'est formé également par des fondations et établissements successifs qui se sont juxtaposés depuis la Fustât de la conquête musulmane jusqu'à la ville moderne. Des effacements, partiels ou totaux, ou seulement des recouvrements se sont produits, et des permanences ont été sauvegardées, dont les traces sont d'autant plus « vivantes » que des vivants les habitent. S'il prend la peine de s'arrêter un moment, tôt ou tard elles s'imposent au voyageur.
- 3 Dans une démarche qui rejoint celle de Jacques Berque et Mustafa al-Shakaa, parcourant le quartier de la Gamaliyya pour y reconnaître les signes affleurant de « plusieurs arrière-fonds temporels », Marie-Claude Bénard invite à une méditation sur la ville saisie à *travers* les sédimentations du passé et dans les blancs de ce qui a disparu. Un guide fait de plans successifs qui, à partir du Caire d'aujourd'hui, réordonne les qualités de l'espace urbain, le requalifie en rendant intelligible son histoire à l'amateur (au « promeneur-amateur »), tel est le projet – en cours de réalisation avec la collaboration de l'Observatoire urbain du Caire contemporain qu'elle présente.
- 4 Parmi les traces qu'elle sollicite, il y a celles, matérielles, des constructions, mais aussi la mémoire qui s'est déposée dans les toponymes, auxquels l'étude de Fawaz Baker et celle de Jean-Luc Arnaud et Maria Fundone sont consacrées. Ceux-ci identifient à leur tour le déplacement de polarités et de limites et, en écho aux coupes et aux superpositions raisonnées de Marie-Claude Bénard, proposent le déchiffrement de

certaines appellations, qui, comme « le pont du Palais-du-Nil », donnent littéralement à lire l'épaisseur du temps, mise « à plat » : trois noms, trois lieux et, se succédant dans un ordre inverse à celui de la lecture, trois moments de l'histoire de la ville.

- 5 Leila Ammar et Mona Charara abordent d'autres aspects de la mémoire urbaine. Leur article vient corroborer une intuition de Michel Butor (p.189-190) qui, si elle concerne surtout la situation des Égyptiens face à l'héritage pharaonique, paraît valoir également pour celle des Cairotes à l'égard de leur ville : il leur est difficile, selon lui, de ne pas être confrontés à une histoire multimillénaire et prestigieuse, omniprésente dans ses monuments, et pour peu qu'ils soient tentés d'échapper à celle-ci, l'intérêt que manifestent l'archéologie et à sa façon, le tourisme – mais aussi, conviendrait-il d'ajouter les observateurs et chercheurs en tout genre – les rappellent à l'ordre. Cette espèce de fatalité explique sans doute des comportements et des propos où il n'est pas toujours aisé de reconnaître ce qui relève d'un attachement profond, dans lequel valeurs religieuses et nationales sont en jeu, ou d'un discours convenu qui tend à refouler l'indifférence ou le rejet. L. Ammar et M. Charara mettent en lumière de telles attitudes et leur ambivalence, en conversant avec des habitants du centre du Caire ancien. La perception qu'ils ont des quartiers – le leur et ceux des autres – continue, à l'ombre de lieux éminemment symboliques, de se construire, positivement ou négativement selon les positions sociales et les générations, autour de notions « traditionnelles » comme la solidarité et l'honneur, la confiance et le métier, et des références à un monde révolu symbolisé par ces fiers-à-bras, protecteurs souvent abusifs, que furent les *futuwwa*.
- 6 Le « terrain » exploré par Mostafa Kharoufi recèle moins de profondeur historique, c'est le quartier spontané de Dâr al-Salâm qui s'est développé depuis les années 50 sur des terres agricoles. Les traces qu'il y relève sont plus modestes – microscopiques à l'échelle du Caire – et infiniment plus précaires que celles qui viennent d'être évoquées : il s'agit de la façon, concrétisée par les essieux de leurs charrettes enterrés dans le sol dont les marchands « ambulants » de fruits et légumes s'approprient une portion de la voie publique. Observant les localisations et les stratégies dont elles sont l'objet, il fait apparaître des territoires participant du « petit espace de la rue », mais aussi un réseau beaucoup plus vaste qui, des détaillants aux grossistes, par le canal de la chaîne de distribution où interfèrent des solidarités-dépendances soutenues par une même origine régionale, met celui-ci en relation avec « le grand espace de l'agglomération »
- 7 Des *territoires* collectifs et individuels, de tailles diverses, et les *réseaux* qu'ils forment, des *lieux* et les ensembles qu'ils constituent : des espaces qualifiés. Les sciences sociales ont contribué à critiquer l'idée vague (et très déterminée culturellement), mais ayant la force de l'évidence, que les relations entre espace et vie quotidienne seraient celles d'un contenant – plus ou moins coercitif – et d'un contenu – inégalement docile – pour lui substituer celle d'un espace produit par des opérations, éventuellement contradictoires (le légal pouvant s'opposer à l'illégal, le savant au sauvage, etc.) qui sont indissociablement pratiques et symboliques. D'un espace constitué par des *différences*.
- 8 « Pour pouvoir disposer spatialement les choses, écrit Durkheim, il faut pouvoir les situer différemment : mettre les unes à droite, les autres à gauche, celles-ci en haut, celles-là en bas, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest (...). C'est dire que l'espace ne saurait être lui-même si, tout comme le temps, il n'était divisé et différencié » (p.15).

Les plus élémentaires des partitions et différenciations de l'espace, comme celles qu'évoque Durkheim, impliquent le langage. Les lieux tiennent en effet leur existence du fait qu'ils sont marqués, durablement ou non, par des activités et des transactions de toute sorte, et qu'ils sont « dits » : le langage quotidien ne cesse, en les nommant, en les surnommant, en les qualifiant, de les distinguer, de les identifier et de les mettre en relation. Il nous intéresse ; à deux titres : d'une part pour son lexique, pour la manière dont, à un moment donné, il désigne l'espace et celle dont, dans un mouvement réciproque des choses et des mots, il évolue à travers l'histoire, et se transforme – on notera que, dans le classement qu'il élabore à propos des toponymes, F. Baker commence par leur dimension diachronique. Le langage nous intéresse d'autre part pour ce que Claude Lévi-Strauss appelle la dénomination différentielle, et que l'on peut définir schématiquement ainsi ; la différence existant entre les « qualités » a d'un objet dit A et les qualités b d'un objet dit B fondent la différence de A et de B.

- 9 Afin de mettre au jour la manière dont le langage quotidien produit des espaces différenciés, les analyses présentées ici s'attachent – selon une méthode mise au point par Henri Raymond – à la *structuration immanente* des énoncés. Elles opèrent des découpages et des reconstructions en isolant non seulement des entités distinctes (A, B... ; Aa, Bb...) mais des couples d'opposition (Aa ≠ Bb), comme le font Tiziana Battain et Albert Labib avec les catégories *râqî* et *cha'bî*, « chic » et « populaire », au moyen desquelles les Cairotes ne cessent de qualifier les diverses parties de la ville, ou Fawaz Baker à propos des toponymes. Des décompositions font apparaître aussi des redivisions à l'intérieur d'une même catégorie, et des couches de significations qui se superposent – ainsi les connotations des qualificatifs *râqî* et *cha'bî* sont-elles à la fois socio-économiques, culturelles et formelles – l'une d'elles pouvant surdéterminer les autres. Et des couples d'opposition de même nature peuvent être ordonnés – par exemple, à partir des paires : rue ≠ ruelle ≠ ruelle ≠ impasse, F. Baker dégage la « relation d'ordre » : rue > ruelle > impasse.
- 10 Les contributions de T. Battain et A. Labib, de F. Baker, de L. Ammar et M. Charara proposent des approches allant d'une lecture qui procède systématiquement par « démontages-remontages » à une présentation qui suit de plus près le cours de la parole et en épouse les hésitations, et qui, selon une technique s'apparentant au collage, la laisse librement jouer. C'est ainsi que L. Ammar et M. Charara ne donnent pas directement une définition du qualificatif *baladî*, à peu près intraduisible, où tout un style populaire, traditionnel et urbain se concentre, mais de façon oblique.
- 11 Les topographies qui se dessinent sont à l'image de la pluralité des perceptions qu'ont les habitants de leur ville – même si, comme le notent T. Battain et A. Labib, certains quartiers font l'objet d'une « catégorisation unanime ». Certes le degré de complexité de ces topographies n'est pas indépendant de l'échelle à laquelle on raisonne : les exemples choisis par J.-L. Arnaud et M. Fundone le montrent, selon qu'on les considère de près ou de loin, des phénomènes sont ou ne sont pas identifiables, des « affinités » (par exemple celle qui paraît exister au début du siècle entre représentations diplomatiques et lieux de spectacle) ou des « répulsions » sont significatives ou non. Cependant les homogénéités ou les hétérogénéités de l'espace urbain ne sont pas qu'une affaire de point de vue, elles résultent des recompositions auxquelles celui-ci a été soumis au cours des dernières décennies. Aujourd'hui mégapole à la fois ouverte et fragmentée, Le Caire n'est pas seulement constitué de quelques grands « blocs » historiquement, fonctionnellement ou socialement contrastés. Chacune de ses parties

peut elle-même être traversée par des clivages. Et des séparations anciennes – par exemple celles qui existaient entre l'habitat et les zones dévolues aux activités économiques – s'atténuer ou disparaître. Sur ces points notamment les conclusions de ce dossier recourent les travaux de Galila El Kadi, Robert Hilbert et Mercedes Volait. Sans doute Le Caire est-il désormais moins *lisible* que naguère. Moins lisible assurément que la ville des années 50, dont la nouvelle de Youssef Idris, qu'a analysée A. Labib, propose d'Ouest en Est une coupe saisissante.

- 12 L'usage qui, dans cet ensemble consacré aux « espaces qualifiés », est fait d'œuvres littéraires appelle quelques commentaires. Il se fonde sur l'idée que la littérature, en enregistrant ou en scrutant la réalité, en révèle des aspects négligés ou occultés, qu'elle recèle dans les détours du récit et les « longueurs descriptives » des traces de choses disparues. Et que, témoin volontaire ou non de son temps, elle a une valeur sociologique ; en particulier elle est le conservatoire de « virtuosités quotidiennes » dont « la science ne sait que faire et qui deviennent, bien reconnaissables par les lecteurs, les signatures des micro-histoires de tout le monde » (Michel de Certeau, p. 138).
- 13 On le sait, ce point de vue suscite des réserves, des directions qui mettent l'accent sur le caractère partiel des informations que la littérature nous fournit ; sur l'élaboration imaginaire et la vision sinon les visées nécessairement partiales de l'auteur. En ce qui concerne l'espace l'apport peut être inégal et paraître très pauvre, ou excessivement subjectif ou trop orienté (ainsi Charles Vial souligne-t-il la façon dont, suivant les périodes, les romanciers égyptiens privilégient tels ou tels quartiers du Caire ; Robin Ostle quant à lui montre comment pour la littérature arabe moderne la ville est surtout la métaphore ou la métonymie de bouleversements politiques, éthiques, culturels et sociaux). Enfin un argument, massif, touche à la spécificité de la littérature : une lecture « utilitaire » ne risque-t-elle pas de manquer ce qu'il y a d'irréductible dans l'écriture ? Et, même, de privilégier pour leur intérêt documentaire les « romans de gare » ? Le théoricien et romancier russe Iouri Tynianov affirmait à propos de son travail d'écrivain de fiction : « Là où s'arrête le document, je commence. » Les sciences sociales sont-elles, à l'inverse, condamnées à s'arrêter là où commence la fiction (et où finit le document) ? À négliger la structure narrative, la dramatisation, les effets qui, partant de la langue, agissent en retour sur elle, les rapports qu'il entretient, avec l'histoire de la littérature, et, d'un point de vue plus limité, la façon dont le texte devient un espace de représentation original ?
- 14 Ainsi Youssef Idris, à travers une description-déambulation, construit-il l'espace du Caire des années 50, avec ses oppositions, ses limites et ses transitions. Et lorsque T. Battain et A. Labib rapprochent son texte des propos d'un habitant du quartier de la Gamaliyya, devant leur similitude une interrogation surgit : est-ce Idris qui écrit comme parle cet habitant, ou n'est-ce pas plutôt celui-ci qui s'exprime à la manière du romancier ? Dès lors il est difficile de ne voir en l'œuvre qu'un reflet : à travers elle s'élaborent des représentations au moyen desquelles il est possible de décrypter le réel.
- 15 L'intérêt porté ici à la littérature concerne aussi la langue, ce donné social et culturel que l'auteur travaille. Ce n'est pas seulement dans le commentaire, dans la remarque ou même la description que sa situation ethnographique ou son point de vue pittoresque conduit un auteur à mettre en exergue, mais dans ce qui est dit en passant, dans ce qui va quasiment sans dire, dans la structuration immanente du texte, qu'il est possible d'identifier la différenciation des lieux (et des gens), leurs *qualités* et leurs

relations. Ainsi cette brève notation relevée chez Naguib Mahfouz par L. Ammar et M. Charara : « Au café, un inconnu ».

- 16 Les questions formulées par Laurent Kohler ne sont pas très éloignées de celles que suscite la littérature. Sollicité par les qualités du quartier de la Gamaliyya, il tente, en les dessinant, de les appréhender dans leur complexité : le fixe et le mobile, le durable et l'éphémère, le monumental et le banal, qui se superposent, se juxtaposent, se mêlent. On pense à la description de douze lieux parisiens entreprise, puis abandonnée par Georges Perec. « Tentative de représentation totale » – sous ce titre provocant il s'agit, comme son auteur le précise, d'une représentation *aussi complète que possible*. Illusion d'un regard « sans qualité » que justifierait une soumission déférente à son objet ? Produire, en s'attachant ici au plus visible, une image, par définition « arrêtée », et qui prétende cependant intégrer quelque chose de la durée : variations, rythmes journaliers, hebdomadaires, ou, encore, états successifs d'une évolution ? Une image « moyenne » de la vie de la rue gommant le plus anecdotique ou retenant l'anecdote la plus significative ?
- 17 On pourrait imaginer des procédures complémentaires : par exemple une suite de dessins distincts plus strictement datés, exécutés à partir d'un même fond. On pourrait également, ainsi que Jean-Luc Arnaud l'a suggéré à l'occasion de la présentation orale de cette « tentative » (il citait une expérience à laquelle Irène Labeyrie s'était livrée à Damas) projeter sur un plan en regardant vers le ciel, tout ce qui déborde. Ou en sens inverse observer le sol, noter son usure, relever ce qui s'y est sédimenté, effacé, incrusté, décapé, et ce qui l'encombre ; et déchiffrer les traces que les parcours y déposent.
- 18 Cette tentative est en même temps – et d'abord ? – défense et illustration du dessin au nom, notamment, du respect qu'il témoigne, et qu'il engendre en tant que travail en train de se faire, livrant aux regards ce qu'il « prend » : Mieux que d'autres modes d'investigation il introduit, entre observateur et observé, une forme de réciprocité grâce à laquelle l'hospitalité offerte au « voyageur » n'est plus complètement dissymétrique. Et sans doute n'est-il pas pour celui-ci la plus mauvaise manière d'habiter la rue, dans une ville où, comme l'écrit Marie-Claude Bénard, « les rues sont à habiter »

BIBLIOGRAPHIE

Berque Jacques, Al-Shakaâ Mustafa. 1972, « La Gamaliyya depuis un siècle », *Colloque international sur l'histoire du Caire*, DDR.

Butor Michel, 1958, *Le génie du lieu*. Paris, Grasset.

Certeau Michel de, 1980, *L'invention du quotidien T.I., Arts de faire*. Paris, UGE.

Durkheim Emile, 1912, *Les formes élémentaires de la religion*, Paris, PUF, 1960.

Ostle Robin C., 1986, « The city in modern arabic literature », *Bulletin of the School of oriental and african studies*, Un. of London, XLIX, I.

Raymond Henri, 1968, « Analyse de contenu et entretien non directif », *Revue française de sociologie* IX 2, Paris.

Tynianov Iouri, 1979, « Comment nous écrivons », *Action poétique* n° 77, Paris.

Vial Charles, 1969, « Le Caire des romanciers égyptiens », *Annales islamologiques* T. VIII Le Caire, IFAO.

AUTEUR

JEAN-CHARLES DEPAULE

Cedej